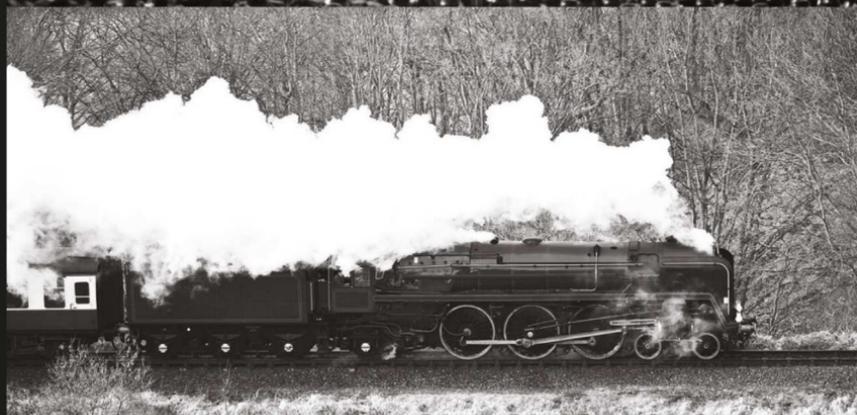


PHILIPPE DAUPHIN



# UN BASSIN SOUS LES FEUILLES





## **Note de l'auteur**

Si l'idée de départ tire son origine de faits réels appartenant au passé, de lieux qui ont existé, (les vestiges du camp allemand, le bassin encore appelé aujourd'hui « la piscine des Allemands » sont encore visibles en forêt de Signy-l'Abbaye), ce livre est un roman, une fiction, une œuvre imaginaire qui se déclare comme telle et qui, de ce fait, prend toutes les libertés avec l'Histoire.

De même les personnages sont tous fictifs mais peuvent comporter quelques ressemblances avec des personnes existantes ou ayant existé. Seuls les noms des groupes du maquis ardennais et les pseudonymes de clandestinité des chefs des divers réseaux ont été repris, en mémoire à tous ces héros et à leurs sacrifices.

Philippe Dauphin  
La Chapelle  
Octobre 2012



*« La guerre ne laisse aux survivants que  
des cimetières à se partager. »*

André Frossard

À Christine



## Chapitre 1

La chaude journée dominicale touchait à sa fin et le ciel rougeoyait d'un soleil couchant qui étirait des ombres mélancoliques. Un train, dans un nuage de suie et de vapeur, déchirait furieusement les décors de la campagne de la Hesse. De ce paysage aux plateaux boisés, émergeaient d'anciens petits massifs volcaniques bordés de plaines fertiles et luxuriantes. Cet endroit avait l'air d'avoir échappé à la guerre, au temps. La tête mollement appuyée contre la vitre d'un compartiment, Éva, jeune Berlinoise, regardait les paysages s'enfuir comme le symbole d'un non-retour. Dans la partie centrale du wagon étaient assises d'autres jeunes femmes, militaires comme elle, serrées les unes aux autres, sur les sièges inconfortables d'une cabine de seconde classe. Surchargées de diverses valises et de quelques paniers à provisions, les dessertes à bagages surplombaient les banquettes où chacune avait pris place au départ de Berlin. Certaines s'occupaient à la lecture de magazines achetés au kiosque de la gare, alors que d'autres profitaient de la promiscuité pour lier connaissance. Dans les voitures bondées, circulait un grand nombre d'hommes en

uniformes de divers corps d'armées. Les rares civils présents paraissaient insolites dans cette multitude de costumes martiaux. Malgré la foule agglutinée, le calme était relatif. Des discussions étouffées et quelques rigolades incongrues émergeaient, avec difficulté, des assourdissantes saccades métalliques du train. Les soldats, debout dans les couloirs, les coudes appuyés aux fenêtres, fumaient pensivement, la tête noyée dans la fumée bleutée du tabac. La plupart d'entre eux avaient laissé au sein de leurs foyers, des êtres chers et partaient retrouver, avec amertume, le lieu de leur affectation. Le convoi rugissant, à l'allure forcenée, les entraînait vers une France occupée depuis quatre sombres années.

Éva était une fugitive. Le seul but de cette fugue insensée, rejoindre l'homme de sa vie. Elle partait vers un pays inconnu avec au ventre les affres d'émotions contradictoires : le bonheur intense et la joie sans commune mesure de retrouvailles confrontés à de puissantes angoisses. L'espace d'un instant, le regret l'emportait sur sa détermination. Mais avait-elle vraiment eu l'opportunité d'une autre décision ? Cette fuite était une course contre le temps, son unique but : sauver un puissant amour d'un désastre programmé. Pourtant cette plongée dans l'inconnu la mettait dans un état de doutes, de douloureux tourments.

Son existence n'avait été, jusqu'alors, que peu hasardeuse, et jamais auparavant elle ne se serait senti le courage d'affronter d'aussi obscurs périls. Seule, l'avait acculée à cette issue, la force exacerbée de son amour. Elle en mesurait le poids face à l'étrange destin qui se dessinait devant elle. Bercée par le rythme lancinant du chemin de fer, elle s'enfonça

dans une torpeur qui la ramena à un florilège de souvenirs, un concert d'images, le rassurant chemin d'une douce vie toute tracée. Mais la fatalité, la broyeuse de rêves qu'était souvent la vie, en avait décidé tout autrement.

EXTRAIT



## Chapitre 2

Huit ans plus tôt, Berlin, écrasé par la chaleur de l'été 1936, accueillait, dans une liesse générale, une actualité sportive internationale, symbole de paix et de symbiose entre les peuples. En ce mois d'août, les athlètes du monde entier étaient réunis pour une onzième olympiade. Hypocritement, ces réjouissances allaient masquer les craintes d'un monde spéculant sur une hypothétique sagesse humaine. Depuis plusieurs jours, le ciel ne s'était pas départi des faveurs d'un temps ensoleillé et augurait de la réussite de ce rassemblement planétaire. Les rues de la capitale allemande pavoisées de milliers de fanions multicolores, les murs couverts de flatteuses affiches annonçaient l'événement bissextile. Ces glorieuses illustrations symbolisaient, à elles seules, le peu d'éclectisme inspiré par l'esprit étriqué d'une dictature. Au premier regard, on remarquait le célèbre attelage, couleur bleu de Prusse, surmontant la porte de Brandebourg, monument emblématique de la cité, où s'inscrivaient en blanc, outre les dates et lieu de la manifestation – « OLYMPISCHE SPIELE ». De falots anneaux olympiques surmontaient un puissant athlète

couleur or, personnification de l'Aryen dominateur, la tête ornée des lauriers verts du vainqueur, une épaule dressée en signe de triomphe. Dans son prolongement, un esprit averti pouvait imaginer, sans peine, le bras et la main tendue dans le signe du salut nazi. Le peuple allemand, tout à sa fierté retrouvée, saisissait l'occasion de ces jeux olympiques pour fêter l'avènement d'un parti national socialiste élu depuis 1932 et maintenant au faîte de sa gloire. Mais les cieux, le jour de la cérémonie d'ouverture, firent grise mine. Les Dieux de l'Olympe semblaient exprimer ainsi leur désaccord face à la sournoise mascarade de l'amitié fasciste. C'est donc sous un ciel gris et brumeux que débuta la prestigieuse manifestation dans un stade flambant neuf, le Berliner Olympiastadion, faire-valoir de l'orgueilleuse puissance d'une nation en plein renouveau et de l'infinie vanité de son dirigeant, le chancelier Adolf Hitler. Face à la menace grandissante de la politique de domination internationale du dictateur nazi, les nombreuses menaces de boycott, proférées avant les jeux, s'étaient évaporées comme par enchantement sous les pressions de diplomates couards, au goût prononcé pour la stupide tactique de l'autruche. Les représentants des différentes nations, dans une factice ignorance des menaces qui planaient sur la paix mondiale, avaient rejoint la capitale du Reich. Près de quatre mille élites du sport de leurs pays défilaient en bêlant sous une multitude de bannières rouges à croix gammée qui allaient bientôt jeter leurs ombres sur l'Europe et jusqu'aux confins d'un monde en désarroi.

Pénétrant dans le stade, les groupes de sportifs, précédés de leur porte-drapeau, étaient surpris par la majesté des lieux et les fastes de la cérémonie

protocolaire. Les souvenirs des jeux de l'Antiquité leur revinrent à l'esprit lorsque, passant l'immense porche de ce Colisée moderne, les cris d'une foule survoltée leur serrèrent le cœur. Les drapeaux de toutes les nations flottaient sur tout le haut pourtour du stade rond à l'architecture austère. Là, plus de cent dix mille personnes agglutinées sur deux niveaux de gradins, applaudissaient à tout rompre les acteurs de ces jeux de cirque moderne. Face à l'entrée monumentale, bordée de tours jumelles carrées, ornées chacune d'une horloge, se trouvait l'emplacement dédié à la flamme olympique. Deux énormes piliers soutenaient les anneaux de couleur bleu, jaune, noir, vert et rouge, symboles des cinq continents. Tour à tour, chaque détachement entra avec la fierté de représenter sa nation et se rangea sur la pelouse centrale. Comme l'exigeait le protocole pour le pays organisateur, la délégation allemande pénétra la dernière, le pas cadencé dans une rigueur toute teutonnes. Ce fut le délire. Tous les spectateurs se levèrent d'un même élan et ovationnèrent leurs athlètes, le bras droit levé et la main tendue : la propagande portait ses fruits et ravissait les dirigeants nazis.

Frantz Hermann faisait partie de ces jeunes sportifs allemands qui représentaient avec orgueil leur pays. Éva avait ressenti une joie peu commune, lorsque de sa place, perdue parmi les anonymes, elle l'avait reconnu dans sa tenue de cérémonie blanche. Il était beau et marchait fièrement au pas. Elle en fut si émue qu'elle ne put contenir ses larmes. Ils avaient chacun fait beaucoup de sacrifices pour en arriver à cette glorieuse journée, et tous les petits tracassés s'envolaient à l'exemple des centaines de colombes de la paix qui sillonnaient le ciel de leur vol gracieux.

Le chancelier Hitler reçut des mains d'une petite fille tout intimidée, vêtue d'une courte robe immaculée, un bouquet de fleurs multicolores. Puis les officiels, civils et militaires, rangés sur la pelouse saluèrent l'arrivée de l'athlète porteur de la flamme. Il gravit les nombreuses marches et eut l'immense honneur d'allumer la vasque qui brillerait tout au long de la compétition.

\*  
\*   \*   \*

Éva et Frantz s'aimaient depuis l'enfance. Leurs plus lointains souvenirs remontaient à de tendres jeux de marmots qui les réunissaient, lorsque le ciel était clément, dans l'imposant Köpenicker Park aux arbres centenaires. C'était le rendez-vous des enfants du centre de Berlin : un bac à sable, un toboggan et un tourniquet bariolé leur étaient destinés. Cette aire, entourée de bancs, permettait aux femmes du quartier, bavardant de l'air du temps, de surveiller leur jeune progéniture. La jeune bonne de la famille Weiss emmenait souvent la petite Éva au parc. Celle-ci était tombée en admiration pour un grand garçon de quelques années son aîné. Elle aimait sa malice et ses rires, il lui inventait des aventures magiques emplies de chevaliers et de dragons, de rois cruels et de princes félons. Il combattait pour elle, sa princesse, et la sauvait des griffes de monstres hideux de la pointe de son épée en bois. Rapidement les deux enfants étaient devenus inséparables et leurs sentiments, malgré leur jeune âge, devinrent plus forts que l'amitié. Ignorants de ces sentiments que l'on prête plus facilement aux adultes, ils se prenaient souvent

la main, s'isolaient du reste du groupe des autres gosses. Une attitude qui ne trompait plus leurs camarades de jeu, taquins mais surtout envieux.

– Oh, les amoureux !

Mais ils s'en moquaient, et tout naturellement, quelques années plus tard, Éva qui venait d'avoir dix ans, échangea avec Frantz un premier et tendre baiser à l'abri des frondaisons du parc. Ils s'étaient alors promis l'un à l'autre :

– Quand on sera grands, on se mariera ensemble, avait dit Frantz.

– Oui ! Et on aura beaucoup d'enfants, lui avait répondu Éva, enfant unique en manque de frères et sœurs.

Charmant échange enfantin, mais chez ces deux-là, on sentait un attachement profond et sincère, et bien que leur statut social soit fort différent, on pouvait imaginer, sans crainte, qu'un destin tout tracé les lierait pour la vie.

Elle était la fille d'un couple de bourgeois, lui, le fils d'une femme de ménage et d'un père ouvrier d'usine travaillant dur pour nourrir leurs trois garçons. Mais loin des différences de classe sociale, souvent génératrices de conflits familiaux, les nombreuses années d'une relation entamée depuis l'enfance n'avaient pas eu raison de leur amour et d'une existence qu'ils voulaient poursuivre à deux. Éva, si tendre et si fragile, se sentait en sécurité auprès de Frantz. Il était grand, à l'allure sportive, le corps forgé par des années d'entraînements intensifs au sport difficile et ingrat qu'était l'aviron. Mais ce que l'on remarquait en premier lieu chez lui, étaient ses beaux yeux bleus, de petits lacs où Éva aimait

plonger son regard. Par jeu, elle faisait glisser ses doigts dans ses nombreuses boucles brunes, adorait se blottir contre lui et s'enivrer de son odeur. On les voyait rarement l'un sans l'autre, ils se promenaient souvent main dans la main sur les bords de la Spree, rivière qui traversait Berlin et formait en son centre une île propice à l'isolement. Là, à l'abri des regards, ils échangeaient leurs baisers que ponctuaient de nombreux « je t'aime ».

\*  
\*     \*

Les joutes sportives avaient succédé à la cérémonie d'ouverture. Éva avait suivi, le cœur battant, toutes les compétitions d'aviron sur le bassin de Grünau, où se déroulaient les éliminatoires des épreuves nautiques. Présente à toutes les courses où Frantz était engagé, elle chevauchait, vêtue d'une robe légère qui flottait au vent, sa bicyclette pour le supporter sur le sentier bordant la berge. Elle s'était usé la voix en encouragements le long des deux mille mètres du parcours. Les différentes phases de la compétition se déroulèrent sans problème pour l'équipage de Frantz mais à chaque fin de course il ne manquait pas de scruter la foule pour apercevoir Éva et lui faire un petit signe, c'était leur seul contact en cette période de joutes internationales. Mélancolique, elle le regardait s'éloigner, rejoindre la masse des concurrents et rentrait le cœur un peu lourd à la demeure familiale. Lorsque le jour de la finale fut enfin arrivé, Éva était au comble de l'excitation. L'enjeu était de taille, Frantz allait peut-être devenir champion olympique mais, égoïstement, ce qui lui importait le plus était l'instant

où, elle et lui allaient enfin pouvoir se retrouver afin de combler le temps perdu de la séparation. La participation de Frantz au quatre sans barreur avait été sans faille, et c'est logiquement que son équipage avait remporté, avec panache, la finale sous les olas d'une foule en délire, reléguant le deuxième à près de cinq secondes. Ses camarades et lui montèrent sur le podium sous les hourras, apportant ainsi une nouvelle médaille d'or à la moisson déjà fructueuse de l'Allemagne. Après la remise des trophées et la tête ceinte des lauriers des vainqueurs, ils regardèrent, le bras droit tendu, monter les couleurs nazies, entourées des deux drapeaux de leurs adversaires, respectivement la Grande-Bretagne et la Suisse, au son du *Deutschland über alles* repris en cœur par 25 000 voix gonflées d'orgueil. Ils saluèrent la foule avec une immense satisfaction et le sentiment du devoir accompli. Éva, folle de bonheur, déchira, avec efforts, la meute de supporters et de reporters de presse massée autour des champions et vint se jeter dans les bras du rameur de son cœur. Elle lui offrit un fougueux baiser qui fit la satisfaction des photographes sportifs présents, et le lendemain, la une de quelques journaux.

À l'issue des compétitions, tous les victorieux représentants sportifs du III<sup>e</sup> Reich avaient été conviés, à grands renforts de propagande, par le führer Adolf Hitler. Ils avaient reçu avec fierté, des mains du chancelier en personne, une décoration du parti national socialiste ornée de la croix gammée. Un remerciement pour leurs exploits et l'image triomphale qu'ils avaient propagée par leur domination. Frantz, ému et tremblant, avait eu l'immense honneur de serrer la main de cet illustre personnage, désormais seul maître d'un peuple engagé dans une spirale infernale.

Le message nazi était clair et sans ambages. Toutes ces victoires confirmaient la supériorité de la race aryenne et reléguaient loin, dans les cerveaux formatés du peuple allemand, l'humiliation ressentie et le colérique comportement du chancelier Hitler, quittant le stade lors de la victoire du champion noir, Jesse Owen, sur les concurrents du Reich lors des épreuves d'athlétisme.

Lors de cette grandiose réception, Éva avait accompagné Frantz. Le gouvernement, comme à son habitude, n'avait pas lésiné sur les fastes. On ne comptait plus, depuis l'élection de Hitler, les immenses rassemblements populaires et fêtes onéreuses organisées par un parti fondé sur l'endoctrinement conditionné par des stratégies politiques, dont l'unique but était de rendre joie et morgue à la grande Allemagne réunifiée sous les couleurs d'une dictature aux intentions sournoises. Ivresse d'une foule en délire, toujours en quête de rénovations politiciennes qui leur feraient la vie plus belle. Vaines et imaginaires promesses masquant le désir de pouvoir et de puissance de ceux qui, menant le monde loin des révolutions, faisaient payer souvent si cher les rébellions d'un prolétariat en quête de reconnaissance et de justice sociale, rêves chimériques et éternels.

La fête avait eu lieu dans les salons à l'architecture clinquante du palais du chancelier allemand. Une longue file de rutilantes limousines déposait, tour à tour, d'importants personnages, à qui une garde d'honneur présentait les armes le long de l'immense escalier menant au hall d'entrée. Une fois à l'intérieur, tout n'était que luxe et démonstration de richesses. De grandes glaces ornaient les murs et accentuaient par des lignes de fuite, les proportions d'une salle de

réception aux dimensions déjà exceptionnelles. De nombreuses moulures, dorées à l'or fin, décoraient des murs d'une hauteur impressionnante où, d'un plafond à rosaces tarabiscotées, descendaient les lumières d'énormes lustres de cristal scintillants. Tous les dignitaires du III<sup>e</sup> Reich étaient présents dans leurs tenues d'apparat. La Marine, vêtue du classique blazer bleu orné d'une double rangée de boutons dorés à l'ancre représentative de leur corporation, la Wehrmacht, dans son uniforme vert-de-gris, pantalon de cheval bordé d'une ligne rouge et bottes impeccablement cirées, formaient le plus gros de l'assemblée. Mais ceux vers qui s'orientaient surtout les regards, étaient les tout-puissants représentants du corps d'élite nazi, la garde prétorienne de Hitler : les Schutzstaffel, les trop fameux SS. Vêtus de leur tenue noire, le brassard à croix gammée en évidence, ils inspiraient, même en ce jour de fête, une sourde crainte. Une cour empressée, composée en majorité de femmes de tous âges, riait à outrance. Fascinées par l'attrait du pouvoir, elles papillonnaient autour de ces hommes, dirigeant d'une main de fer une nation au garde-à-vous. On ressentait par moments dans l'assemblée, une sorte de malaise latent. Certains des sourires masquaient mal la crainte suscitée par ces militaires tyranniques et montraient, à quel point, une simple contrariété d'un de ces bourreaux pouvait briser une carrière, voire une vie.

Éva et Frantz, en jeune couple très assorti, déclenchaient le plus souvent chez la gent féminine présente, des remarques virant en conversations acerbes. Comme si le bonheur était intolérable lorsqu'il était aussi beau et fort. Mais les jeunes amoureux ne se souciaient pas de ces gens aigris,

avidés de puissance et d'argent. Malgré les fastes de la soirée, Frantz n'avait d'yeux que pour Éva. Sa jeunesse et sa beauté irradiaient. Elle portait, avec élégance, un ensemble de soie qui accompagnait avec légèreté chacun de ses mouvements et accentuait sa grâce naturelle. La couleur noire de sa tenue faisait ressortir sa chevelure blonde légèrement ondulée, séparée en son sommet par une fine raie centrale. Quelques boucles flottaient en liberté au gré de ses déplacements. Ses yeux bleus en amande, au regard intense, laissaient aux hommes qui le croisaient, des sentiments de désirs confus. Éva ne remarqua pas qu'un militaire, tout au long de la soirée, la dévora des yeux. Kurt Friedrich, lieutenant dans la SS, possédait une vanité qui n'avait d'égal que sa soif de pouvoir. Lorsqu'il désirait une femme, tous les moyens étaient bons pour aboutir à ses fins. Friedrich invita, malgré l'indifférence d'Éva, la jeune beauté pour une danse, avec la certitude que ce premier contact lui permettrait, sinon de conquérir la jeune femme, de poser les premiers jalons d'une relation dans laquelle, comme à chaque fois, il pourrait laisser libre cours à ses fantasmes de dominations perverses. Rares étaient les femelles qui osaient lui résister.

– Bonsoir Fräulein, lieutenant Kurt Friedrich pour vous servir. Voudriez-vous m'accorder cette danse ?

– Je suis accompagnée, lieutenant, veuillez m'excuser, mon fiancé m'attend.

Éva laissa le militaire en plant, souhaitant que le mot fiancé coupât court aux ardeurs du SS-Obersturmführer que ses collègues charriaient déjà à grands coups de blagues salaces et de tapes appuyées dans le dos. Il n'en avait, cependant, pas encore